

Un animal à cinq pattes

Pierre Turgeon

Volume 31, Number 4 (184), August 1989

Greame Gibson

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1989). Un animal à cinq pattes. *Liberté*, 31(4), 4–7.

PIERRE TURGEON

UN ANIMAL À CINQ PATTES

L'œuvre d'art représente pour son créateur une rédemption qui n'opère que grâce à la reconnaissance des autres. Un artiste peut résister à une société qui le persécute, il peut même se nourrir et grandir de l'importance qu'on lui donne en le censurant et l'emprisonnant. Mais peut-il survivre dans une société pour laquelle l'art n'existe tout simplement pas?

C'est la question que pose directement *Five Legs*, premier roman de Graeme Gibson, une des œuvres les plus noires de la littérature canadienne-anglaise. «La maudite mentalité puritaine ne fait pas simplement inhiber le développement du naturalisme ou de quoi que ce soit, non. Elle craint, ou plutôt elle dégrade le rôle de l'art lui-même.»

Toute œuvre, si désespérée soit-elle, repose sur une foi implicite en l'art. Mais cette foi n'arrive pas à s'affirmer ici, même dans les nombreux personnages d'écrivains manqués ou en puissance qui devraient résister au philistinisme général, mais qui ont renoncé à leur rêve pour poursuivre de déséchantes carrières d'universitaires de province. De sorte que l'artiste, au lieu de se révolter contre son milieu et de se créer ainsi lui-même dans sa singularité, intériorise le mépris dont on l'accable.

Lucan Crackell, le héros écrivain de ce récit, n'arrive pas à fuir le Toronto qu'il honnit. Contrairement au Stephen Dedalus de James Joyce, qui quitte l'Irlande et sa stérilité culturelle, Crackell ne fait que rêver de départs, sans jamais passer aux actes. L'issue du délire éthylique, empruntée par le

consul Geoffrey Firmin dans *Under the Volcano* de Malcolm Lowry, lui reste également interdite. Crackell a beau se soûler à la bière, jamais aucune des magnifiques hallucinations de la mescaline mexicaine ne vient l'inspirer dans son paysage frigorifié de l'Ontario de la fin des années soixante.

Quand Crackell s'entretient avec Felix, un de ses étudiants qui lui aussi aspire à devenir artiste, leur dialogue morose se conclut ainsi: «Difficile, oui — Particulièrement au Canada semble-t-il... — Les problèmes d'une véritable littérature canadienne. Un silence s'installe soudainement.»

Difficile, ce *Five Legs*, et presque rebutant parce qu'écrit selon les procédés rigides du monologue intérieur, suivant une ponctuation qui morcelle les phrases pour correspondre à la parole étranglée, essoufflée des personnages; parce que souvent obscur dans sa volonté rigide de transcrire les contradictions et les sauts imprévus de la conscience. Mais livre remarquable aussi dans son acharnement à sonder les tréfonds du malaise culturel du Canada anglais.

«Une histoire, une foutue histoire pour me garder à ma place!» Ainsi s'exclame Lucan Crackell, le héros grotesque de *Five Legs*, alors qu'il se rend à des funérailles par une tempête d'hiver. Mais Crackell n'est pas seul à vivre dans un chaos événementiel: aucun des personnages de ce roman ne semble capable de donner le moindre sens à ce qui lui arrive. Cette insignifiance s'étend à l'ensemble de la société ontarienne. La seule transcendance possible vient de Londres. Là, Crackell et Oswald espèrent trouver leur rédemption. La figure emblématique et abstraite de l'Anglais pèse lourdement, non pas à la manière d'un ennemi ancestral comme nous le voyons au Québec, mais sous l'aspect d'un père déserteur.

Mais cette figure paternelle ne peut pas plus sauver les héros que celle de Dieu. Felix se souvient qu'il a proposé à Martin, peu avant la mort de celui-ci, de rire de Dieu, d'un «rire sauvage et forcé». Et la phrase «There is no Easter», qu'une campagne publicitaire a affichée partout sur des panneaux-réclame, revient comme le leitmotiv de *Five Legs*. Pas de Pâques, donc pas de résurrection pour Martin qu'on

enterre dans le sol gelé de Stratford, ni pour aucun de ses camarades qui se promènent avec des manuscrits de poèmes dans leurs poches.

Five Legs décrit clairement les Canadiens anglais comme des colonisés: portrait juste bien sûr, quoique surprenant pour le lecteur québécois. Mais ils ne pourront pas trouver la délivrance du côté de l'action politique, faute d'une distance culturelle et linguistique suffisante devant leurs exploiters américains et britanniques. L'épouse de Graeme Gibson, Margaret Atwood, souligne dans son essai *Survival* que le Canada anglais de cette époque n'arrive même pas à prendre conscience de sa situation de victime.

C'est à travers des œuvres comme *Five Legs* qu'on «a articulé le dilemme», pour reprendre l'expression d'Atwood, qu'on a rendu visible aux *Canadiens* leur exploitation culturelle. Mais pour Gibson, cette dénonciation toute négative ne suffisait pas. Il lui fallait créer des mythes offrant des perspectives de libération. Dans un second roman, *Communion*, il décrivait l'impasse du rêve américain: Felix, en route vers Détroit, se fait brûler vif par une bande de jeunes délinquants. Dans *Mouvement sans fin*, qui date de 1982, Gibson allait enfin réussir à créer une œuvre qui dépasse le circuit fermé bourreau-victime et pose des problèmes plus universels de la condition humaine, en imaginant une version canadienne de la quête du Graal.

Car Robert Fraser, modeste fermier de l'Ontario, ne cherche pas à découvrir le secret du mouvement perpétuel que pour s'enrichir. Il s'agit pour lui d'une véritable entreprise mystique. Par sa machine monstrueuse, reliée à une roue que fait tourner la rivière, il tente de renverser l'ordre naturel et d'obtenir que brusquement la roue finisse par entraîner l'eau. Au terme de quarante ans de travaux acharnés, il y arrive, l'espace de quelques minutes, avant que sa machine explose dans toutes les directions. Mais ce triomphe, même fugitif, réussit à donner un sens à l'existence tout entière de Fraser. Quand il voit son planétarium en mouvement, il y découvre «une telle harmonie, une finalité si totale, telle qu'il ne l'avait pas même imaginée, que Robert Fraser fond en larmes».

Dans ce roman féroce­ment drôle et tonitruant, Gibson décrit l'Ontario rural de la fin du siècle dernier, où l'on cueille des myriades de pigeons s'abattant sur les fermes comme les sauterelles bibliques, où le soc découvre des restes d'animaux préhistoriques, où la forêt et le froid tuent encore les enfants comme au moyen-âge, où des fermiers arrivent à écrire tout le Psaume 23 en pissant dans la neige, où la terre «se flétrit et noircit sous un ciel si tendu, si cruel, que les étoiles ressemblent à des particules de mica». Roman régional, donc, mais auquel l'outrance finit par conférer une dimension mythique, et qui raconte le drame universel de cet animal à cinq pattes qu'est l'artiste. Car la machine de Fraser sert au fond de modèle à l'œuvre d'art, à cette entreprise condamnée à l'avance, mais que Fraser, contrairement à Crackell, a décidé de poursuivre malgré tout, en dépit de la réprobation de sa famille, de l'incompréhension de ses voisins, dans cette grange sur laquelle il a gravé ces mots: *Quidquid fit necessario fit.*

Presque vingt ans après *Five Legs*, Graeme Gibson fait donc l'éclatante démonstration que même les animaux à cinq pattes finissent par apprendre à marcher. Si on les laisse écrire.